Cartouches (51)

Ballast
28 février 2020

L'argent des pauvres, l'épopée des gilets jaunes, la joie d'une grève, la condition paysanne, un village d'Estonie, l'autre Turquie, l'humain et la technique, un revolver, le symptôme Trump et les isoloirs : nos chroniques du mois de février.

☰ *Où va l'argent des pauvres*, de Denis Colombi

Le peu d'argent dont disposent les pauvres fait l'objet de bien des attentions. Tout le monde semble avoir un avis sur la façon dont il serait *mal* dépensé — avec l'idée sous-jacente que si les pauvres savaient correctement gérer leur argent, ils ne le seraient pas. Denis Colombi, sociologue et enseignant en sciences économiques et sociales, défait ici les préjugés et les fantasmes en la matière. C'est que les pauvres sont toujours suspects : soit d'être de « faux » pauvres, pas assez miséreux, ou bien de « mauvais » pauvres, incapables de fournir les efforts nécessaires. Et de suspects à coupables — donc responsables de leur sort —, il n'est qu'un pas. Or les pauvres sont loin d'être de mauvais gestionnaires ; c'est d'une démarche rationnelle que découlent leurs dépenses, jusqu'à celles qui semblent les plus inconsidérées : « *Si l'avenir sera de toute façon difficile, est-il irrationnel de souhaiter profiter dans le présent puisque cela ne changera rien, si ce n'est à la marge, aux contraintes futures ?* » La pauvreté, néanmoins, ne saurait « *se résumer tout à fait à la seule privation matérielle. Elle est aussi une expérience de la disqualification et de la stigmatisation* ». Et c'est bien contre cette « *double peine* » frappant les pauvres qu'il s'agit de lutter. Sans oublier que la pauvreté s'inscrit dans un rapport social : l'exploitation de la misère et le bénéfice que certains en tirent n'a rien d'une vue de l'esprit. En évitant l'écueil du misérabilisme (où le pauvre est

une éternelle victime impuissante), comme celui du populisme (entendu ici dans son sens sociologique, à savoir l'éloge et l'idéalisation d'une culture populaire), l'auteur nous invite à déplacer notre regard sur la pauvreté. Car renverser l'ordre social exige une bonne compréhension de celui-ci : la sociologie est pour cela un précieux outil. [M.B.]

Payot, 2020

☰ *Plein le dos — 365 gilets jaunes, novembre 2018-octobre 2019*

Les humains meurent plus vite que les livres, lesquels passent de main en main au fil du temps. Ce postulat, formulé par l'historien libertaire Michel Ragon en épigraphe, éclaire ce volumineux ouvrage bilingue : forts d'un tissu fluo, les gilets jaunes sont sortis de l'invisibilité et il ne saurait être question de les y replonger. Durant un an, le collectif Plein le dos a rassemblé des milliers d'images venues des quatre coins d'un pays qui, enfin, redressait la tête. « *La mosaïque de gilets dessine les contours d'un doigt d'honneur adressé aux puissants* », explique l'éditeur. « *Une culture populaire, fière et fraternelle* » s'affiche à chaque page : traits d'humour, slogans, jeux de mots, poésie. « *Nul doute que la propagande d'État ne cessera de minimiser l'épopée des Gilets Jaunes* », poursuit l'éditeur, dès lors soucieux, par l'imprimé, d'enrayer la mécanique de l'oubli. Ce livre, précise quant à lui le collectif, s'avance contre la calomnie, les caricatures et le mépris de classe. De chasuble en chasuble, dos à l'objectif, on lit le ras-le-bol ordinaire, le désir de justice sociale et climatique, les appels à la grève. Les travailleurs défilent aux côtés des chômeurs et des retraités ; les numéros de département ponctuent les revendications : c'est d'un lieu concret, vécu, qu'émerge la colère. Macron se fait incarnation, nom d'un système. Si le combat des gilets jaunes se configure le plus souvent autour de signifiants flottants (« le peuple », « les Français » et les « rien » contre les riches, les corrompus, les voyous et les Rolex), certains s'emploient à aiguiser les contours : c'est la « *bourgeoisie* » qu'il s'agit de cibler dans le cadre de la « *lutte des classes* ». Ne plus être « *esclave* », vivre et non plus « *survivre* » : l'avenir revient partout, en toutes lettres. La violence policière coudoie les références à Mai 68 et 1789 ; le Che, Marx, Gandhi et Gavroche épaulent le combat pour le RIC. Un élan colérique et joyeux, foutraque, confus et résolu, que cet ouvrage entend porter par-delà « l'actu ». Ses bénéfices seront reversés aux gilets jaunes victimes des forces de l'ordre. [J.O.]

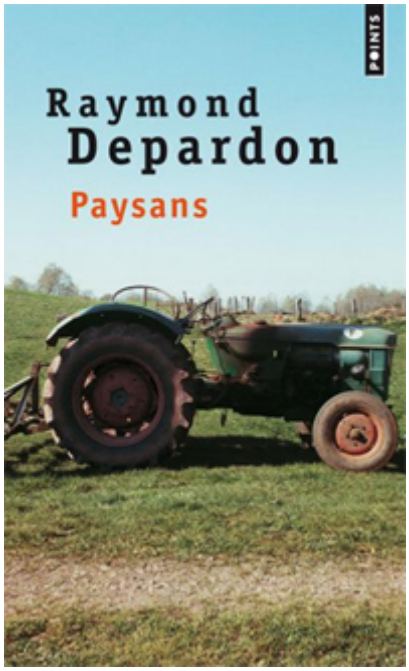
Les éditions du bout de la ville, 2020

☰ *Grèves et joie pure*, de Simone Weil

Quatre articles se trouvent là réunis. Tous ont été écrits l'année 1936 par la philosophe Simone Weil, alors employée d'usine. Le Front populaire — qui compte en ses rangs la SFIO, le Parti radical et le PC — gagne les élections au mois de mai ; des grèves éclatent aussitôt. Au Havre, d'abord. Puis à Toulouse et Courbevoie. Bientôt, ce sont deux millions de grévistes que l'on dénombre dans les rues et les lieux de travail de France. L'euphorie est populaire ; le patronat claque des dents. « *Enfin, on respire !* », clame Weil. D'ordinaire, on baisse la tête, on ne pipe mot. On compte les pièces, docile ; on ne sait plus bien ce qui, de l'angoisse ou de la faim, creuse ainsi le ventre. « *On est au monde pour obéir et se taire.* » Pour compter chaque sou, un à un, si durement conquis. « *Jamais on ne se détend.* » Il faut produire, voilà tout. Produire et la boucler, produire et encaisser. « *Cela, chaque ouvrier le sait.* » Et puis voilà la grève. Et avec elle les têtes qui se relèvent. L'humanité qui se révèle. « *Indépendamment des revendications, cette grève en elle-même est une joie*. » Le froid métal cède place à la fierté, l'esclavage quotidien voit son empire soudain s'effriter. « *Pour la première fois, les ouvriers se sont sentis chez eux dans ces usines où jusque-là tout leur rappelait tout le temps qu'ils étaient chez autrui.* » Alors oui, il faudra reprendre le travail. Les accords Matignon seront signés en juin entre la CGT et la direction capitaliste. Il n'empêche. Le travailleur a connu ce qu'il n'oubliera pas ; restera, un jour, à arracher aux puissants le contrôle ouvrier du travail. [E.C.]

Libertalia, 2016

☰ *Paysans*, de Raymond Depardon



Un demi-siècle d'images tient derrière ce titre que l'on ne saurait imaginer plus sobre. Toutes ont été réalisées dans la vallée de la Saône, le Massif central, la Franche-Comté et le Chili. Des textes, succincts le plus souvent, complètent les photographies : bribes de conversations, souvenirs autobiographiques. Raymond Depardon a grandi dans une ferme avant de quitter sa famille à l'âge de 16 ans ; il n'était « *pas doué par les études* » et se prit de passion pour le reportage. Les clichés, en noir et blanc comme en couleur, forment une fresque, celle d'un métier en déclin, d'une condition : un voisin maraîcher sourit, un chien noir est retenu par une chaîne (et l'on croit entendre son aboiement en le regardant sur le plat du papier), le Café des amis affiche « ouvert », un arbre sans feuilles griffe un ciel qui se couvre, une ombre étrange va coupant la pierre d'un mur, des serviettes reposent sur un fil à linge. Un prénommé Jules, béret sombre sur la tête, raconte qu'il ne possède ni réfrigérateur, ni salle de bains, ni téléviseur. « *[C]ela ne nous manque pas*. » La brume des images ajoute parfois à la mélancolie des propos. « *On est les derniers ici* », confie un prénommé Marcel. « *Après nous, c'est le déluge.* » Le tricot est sale, une brouette déborde de paille. Sous le trait vert et paisible de l'horizon, une vache broute : elle ignore, elle, son destin. Des regards se perdent dans le vide ; un petit cigare ne fume pas. « *On le voit [le paysan] comme un réactionnaire, mais les gens qui m'accueillaient n'étaient pas tournés vers le passé. Ils étaient tristes qu'on les oublie* », raconte le photographe dans quelque entretien. Et le livre de s'achever sur un sourire ridé. [E.B.]

Points, 2009

☰ ***Les Groseilles de novembre*, d'Andrus Kivirähk**

Du premier au dernier jour d'un mois de novembre quelconque, Andrus Kivirähk s'attache à dresser les chroniques d'un village dans une Estonie médiévale et fantastique. Plaines et forêts partagent une humidité poisseuse ; les journées se suivent, le temps empire un peu plus à chacune d'entre elles. Les habitants pestent mais c'est là le cadet de leurs soucis : le premier est de survivre. C'est dans une atmosphère de rapine, fourberies et petits larcins que nous plonge l'auteur. Les maléfices sont légion, la peste rôde sous de multiples formes et le diable, ce « *Vieux-Païen* », n'est jamais loin pour prendre une vie. Animistes récemment acquis au christianisme, les habitants du village pratiquent un syncrétisme intéressé : les kratts, petits êtres faits de bricoles et d'un pacte avec le Malin, vont de fermes en fermes pour dérober ce qui s'y cache — *pater noster* et *ave maria* sont invoqués pour renvoyer dans leur antre les démons qui en sortent. La mort est chose commune, redoutée bien sûr, mais pas autant que la déchéance. Pour éviter l'une et l'autre, chacun rivalise de ruses pour profiter de son prochain : tirer parti des autres est un credo commun. Dans une langue à la grossièreté réjouissante, Andrus Kivirähk redonne vie à un temps où les croyances servaient à donner sens aux aléas quotidiens. En prenant mythologie et superstitions au premier degré, il délivre l'imagination des affres de la vraisemblance pour laisser libre cours à sa créativité. C'est avec délice que l'on déplore alors la couardise ou l'intelligence des uns comme la naïveté ou la cupidité des autres. Sans autre ambition que de se jouer des coutumes oubliées pour mieux les révéler, l'auteur invite à un émerveillement bouffon qui ne peut que séduire. [R.B.]

Éditions Le Tripode, 2019

☰ *Parce qu'ils sont arméniens*, de Pinar Selek

La police turque arrête une jeune femme. Nous sommes à l'été 1998 et cette dernière est sociologue : elle travaille sur le Kurdistan, ce qui justifie de la torturer. C'est que la Turquie fonde son identité nationale sur la négation de celle d'autrui ; cela, Pinar Selek n'en finit pas de le découvrir. Et, elle qui n'est pas kurde, pas plus qu'arménienne, d'en payer le tribut. La propagande dès l'école, la traque des communistes, l'hystérie patriotique, l'invisibilité de minorités condamnées à la survie, les murs du cachot, l'odeur des lettres brûlées, l'assassinat d'un compagnon : l'auteure, également féministe, confie au fil des pages les souvenirs siens. Et tente en particulier de mettre des mots sur un silence, celui des Arméniens de son pays. Leurs aïeux furent victimes d'un génocide qui n'a pas droit à l'existence — comment le dire, alors ? « *Si on cherchait la justice en Turquie, on devait soit s'exiler, soit se résigner à la prison, ou encore mourir. Je n'ai pas voulu m'enfuir. Je n'ai pas pu non plus courir au loin. Je fus arrêtée.* » Ce sera l'exil, ensuite, en 2012. Puis l'obtention de la nationalité française cinq ans plus tard. À la faveur d'une chanson de Jean Ferrat, « Ma France », la Turque découvrira que sa nation n'est pas seulement ce monolithe d'injustices et de répression, cette terre « *des meurtris et des cimetières* » : il est une autre Turquie, celle des opposants et des rétifs, celles des solidarités et des mains tendues qui « *ne portent pas les mêmes blessures* », celle qui, contre l'autre, l'immuable, l'intangible assassine, se transforme et transformera ses citoyens pour que toutes et tous puissent, un jour, le devenir à égalité. [E.B.]

Liana Levi, 2015

☰ ***Le Mythe de l'homme derrière la technique,* de José Ortega Y Gasset**

Dans cette conférence donnée à Darmstadt en 1951, lors d'un colloque ayant pour thème « L'Homme et l'espace » (le même jour que le célèbre « Bâtir, Habiter, Penser » de Heidegger), le philosophe espagnol se livre à une improvisation sur les origines de la technique. C'est de son imperfection et de son insatisfaction originelles que l'Homme tirerait son impulsion créatrice, car « *il n'est pas adapté au monde* » et « *n'appartient pas au monde* ». Il est être d'imagination et de fantasmes, à la fois étranger au monde, malade et malheureux ; sa malédiction réside dans le fait que son imagination devance toujours sa capacité à modifier le monde, si bien que la technique devient « *un gigantesque appareil orthopédique* ». Le plus intéressant dans ce livre n'est toutefois pas la conférence en elle-même, mais la rétrospection rédigée un an plus tard par l'auteur. Ortega revient sur ce qui constitue à ses yeux le propre de l'architecture, émanation de l'âme collective : « *Les édifices sont un immense geste social. Le peuple entier se dit en eux*. » C'est également l'occasion pour lui de revenir sur la conférence d'Heidegger : sous l'apparence d'un éloge du philosophe allemand et de son style d'écriture unique, Ortega propose une thèse radicalement opposée : « *la terre est pour l'homme inhabitable* ». Pour cela, il rectifie l'enquête étymologique réalisée par Heidegger du verbe *bauen* (bâtir) : le sens originel d'un mot ne peut se découvrir de manière isolée ; il doit se déployer dans la « galaxie » à laquelle il appartient. Ainsi rappelle-t-il que les verbes *bauen* et *wohnen* (habiter) partagent la même racine que des termes renvoyant à l'aspiration et au désir, à l'incertitude et à l'effort. Habiter et bâtir renvoient, partant, à la même insatisfaction dont parlait Ortega dans son « *mythe de l'homme derrière la technique* ». [A.C.]

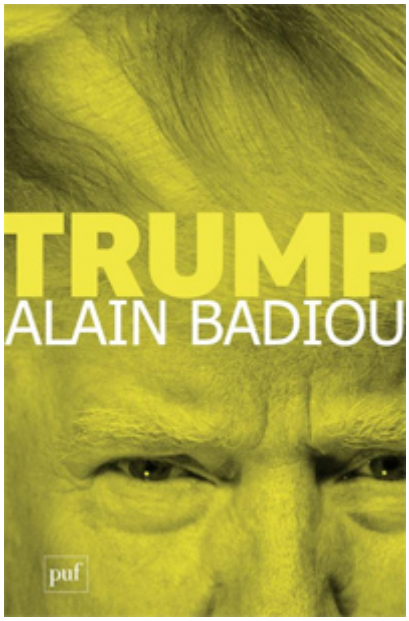
Allia, 2016

☰ ***Germaine Berton, une anarchiste passe à l'action*, de Frédéric Lavignette**

Voici l'histoire d'une femme qui, un jour, abat le secrétaire général de la Ligue d'Action française. Elle est ouvrière, syndicaliste et anarchiste ; il est ingénieur, nationaliste et royaliste. Elle se nomme Germaine Berton ; il s'appelle Marius Plateau. Nous sommes en 1923 et l'anarchiste en question assassine le nationaliste en question en entrant dans les locaux du journal éponyme de l'organisation. Elle voulait tuer Daudet, le porte-flingue de la Patrie et l'ennemi de la classe ouvrière, mais il n'est pas là. L'affreux Maurras non plus. Alors elle brandit son 6,5 mm et tire par cinq fois sur Plateau. Une « *forte tête* », dit d'elle l'auteur, journaliste et auteur d'un ouvrage consacré à la bande à Bonnot. On n'en doute pas. Et l'on apprend sans tarder qu'elle a notamment voulu venger Jaurès, assassiné pour n'avoir pas voulu de cette guerre dont la France se remet à peine : l'homme qui l'a tué lisait *L'Action française*, laquelle accusait le socialiste d'œuvrer pour l'ennemi et d'être le « *porte-parole de la trahison juive* ». La jeune femme assumera son geste, jurant qu'elle n'hésiterait pas à recommencer. C'est là, poursuit l'auteur, « *le dernier acte de propagande anarchiste par le fait* ». Après avoir tiré, elle retourne le revolver contre elle ; la balle rate le cœur. C'est sous la forme d'extraits d'articles de l'époque que se déploie le récit, enchâssés dans les paragraphes de l'auteur au fil de 280 pages touffues, illustrées de photographies, de dessins et de coupures de presse. La chose pourrait sembler aride mais l'ensemble, dûment sélectionné, coupé, articulé, ne prive pas le lecteur d'un fil narratif. Aragon salue l'acte ; face au juge, l'ouvrière raconte l'« *immense dégoût* » qui la saisit à la vue du militant monarchiste : l'homme « *riait de nos misères* ». Elle sera acquittée et se suicidera deux décennies après la mort de Plateau, en pleine Seconde Guerre mondiale. Sa tombe ? Disparue. [M.L.]

L'Échappée, 2019

☰ *Trump*, d'Alain Badiou



Que l'Histoire ait produit, à pareil poste, un individu à ce point répugnant, grotesque et obscène, la chose n'en finira pas de surprendre. Mais le philosophe communiste n'entend pas se livrer au concert de moqueries coutumières à l'endroit du président étasunien : Trump, plus qu'un symbole, tient à ses yeux du symptôme. L'ouvrage compte trois textes commis en l'espace de trois ans. Le « *maréchal Trump* » apparaît ainsi comme la disparition de la politique : puisque l'alternative, naguère portée par l'affrontement international entre les régimes libéraux parlementaires et les régimes dits « socialistes » , a disparu, la politique a disparu. Car la politique n'est rien d'autre qu'un « *choix fondamental* », un « *véritable Deux* ». Ne reste, aujourd'hui, que le consensus du capitalisme global et ses avatars de tous bords. En l'absence d'une force extra-parlementaire de masse, laquelle aurait pour nom « communisme » et nullement « gauche » , poursuit Badiou, le développement du néofascisme est certain. Que faire, alors ? Mantra léniniste s'il en est, que le philosophe prend en charge plus concrètement qu'à son habitude : créer « *quelque chose de neuf* ». Entendre un mouvement organisé autour d'une Idée et de quatre piliers : 1) en finir avec la dictature de la propriété privée capitaliste, 2) abolir la division du travail manuel et intellectuel, 3) promouvoir l'égalité universelle contre l'identité close, 4) ne pas s'en remettre à l'État comme espace de transformation. Trump, on l'a compris, n'est sous sa plume que l'un des signes de la maladie capitaliste ; le remède passera par la mise en place d'un nouveau communisme. Si Badiou a, ailleurs, fait état du « *désastre obscur* » du stalinisme, son mépris, répété ici, de toute approche libertaire interroge toutefois sur le caractère réellement novateur de sa proposition — et l'on ne comptera pas sur les dernières pages consacrées à Lénine, Mao et Castro, résolument acritiques, pour y voir plus clair. [L.T.]

Puf, 2020

☰ *Nous n'irons plus aux urnes*, de Francis Dupuis-Déri

« *Si voter pouvait changer le système, ça serait illégal* » ; « *vos urnes sont trop petites pour nos rêves* ». Francis Dupuis-Déri conclut sa réflexion par des slogans entendus durant des manifestations, ou aperçus sur des pancartes. Du premier, on peut retenir une idée-fleuve du livre : les élections sont une mise en scène de la vie politique et de la participation démocratique, qui ne doit pas cacher toutes les autres tentatives de saper le pouvoir populaire. L'orchestration de ce moment politique, un week-end tous les quatre ou cinq ans, intense par sa ferveur, sa médiatisation, les réactions galvanisées qu'il suscite, permet habilement de cacher les quelque 1 200 à 1 600 autres jours où les citoyen·nes sont exclu·es des processus de gouvernement. Il faudrait alors accepter d'être passivement installé·es dans l'inconfortable position de celui ou celle qui a déjà donné son avis, n'a plus le droit de le donner, et s'en mord peut-être les doigts. Du second slogan, on retient une idée plus positive : la participation politique ne saurait se voir contrainte dans une telle machination ; il appartient à tous et toutes de la refuser pour s'emparer de nouvelles formes d'exercice du pouvoir, sans délégation, sans fausse représentation. Si nous ne devons plus aller aux urnes, nous pouvons toujours descendre dans la rue, reprendre ce que de droit, asseoir notre force politique dans un combat effectif et efficace, c'est-à-dire dans les espaces et les lieux publics, et non dans la torpeur des isoloirs. S'abstenir donc, non pas pour abdiquer son pouvoir à la masse de celles et ceux qui voteraient — et mal en plus ! — mais pour récupérer sa capacité d'action sur le système, par l'extérieur de celui-ci. Francis Dupuis-Déri nous suggère ainsi de refuser les miettes complaisantes que le pouvoir politique distille pour nous rasséréner quant au caractère démocratique et légitime de son exercice. Les élections sont des écrans de fumée qui cache les tant d'autres formes possibles que pourraient prendre la démocratie directe, l'autogestion, les coopératives de travail ou les assemblées de quartier. [C.M.]

Lux, 2019

Photographie : John Collier, 1940